

Les ombres
de février

Zoubir Zerarga

**Les ombres
de février**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12235-9

À tous les détenus d'opinions

Chapitre I

Février pendant cet hiver controversé, face à la présomption désuète, a pu redessiner un sourire délectable, chaud, fédératif et coloré sur le visage terne de la ville, dans une tentative inouïe d'aller quérir la restitution d'un destin longtemps détourné par ceux qui n'ont jamais cessé de le brocarder, s'opposant à une honteuse raillerie qui s'apprêtait à s'accomplir dans les pires des quolibets. Au dam des hiératiques faisandés, embusqués derrière la règle délétère de se reconduire aux grés des moments défavorables, février a pu aussi ressusciter en lui le double avril, le tragique octobre, le glorieux novembre et l'indélébile mai.

Mais en dépit de toutes ces bourrasques soulevées, la ville est toujours maintenue sous la fièvre obsessionnelle. Dans une peau épaisse de plusieurs couches outrageuses, la poliarcétique intensifiée par malice et injure est en passe de signer la fin des saisons prometteuses de l'espoir, la mort des nuits apaisantes des rêves, l'enterrement des volontés de l'ambition et la démolition des forteresses de l'effort. Tel un ogre que chaque menace fortifie, diabolique dans la ruse dolosive, le domptage agressif assaillit la ville,

domine l'espace et tourmente les consciences. Pire encore, la domestication péremptoire ne s'accapare pas seulement de la cité mais accule les esprits. Et le toc-sin de « la récréation est terminée » tinte tel un avertissement assourdissant, sommant tout le monde à rentrer dans les rangs de la servile obéissance.

Cependant, dans ces moments de trêve factice où une odeur insipide d'insincérité empoisonne les airs comme des miasmes toxiques avec une capacité de prolifération et d'envahissement semblable à celle de la propagation des rumeurs distillées ça et là, la cité, dont les cieux semblent grisailés à jamais, face à la sape morale des assaillants, n'arrive ni à panser les plaies ni à recoudre les déchirures, tellement nombreuses et profondes. Dans le miroir rétrospectif, trop de vies détruites, trop de destins défaits, trop de rêves brisés... remontent à la surface du présent incertain présageant un futur compromis. De l'errance identitaire aux bévues politiques, le martyr subi se maintient, brandi à la façon de l'épée de Damoclès intimidant toute éventuelle tentative de défense ou stratégie de repli, afin de statufier les esprits dans l'inaction, bloquer les volontés dans l'expectative du néant et clouer la sapience aux planches moisies de l'ignorance. Dans cette passivité docile et généralisée, l'intrication politique trouve toujours la caution qu'elle attend, l'issue qu'elle souhaite, la ruse qu'elle met en œuvre et la trahison qu'elle convoite.

Dans la ville, la rumeur court ; elle va bon train comme le dit l'expression. Dans la ville, ça et là, l'on

spécule, l'on mène en bateau, l'on raconte, l'on suppose, l'on marchande... Dans la ville, l'on dupe, l'on trompe, l'on galèje... Dans la ville, le canular, porté par les voix obscures tel un canal puissant de l'opacité, colporte l'information dite officielle. Et il n'y a pas de fumée sans feu, plutôt de bruit sans source. La source, à l'origine anonyme ou occulte, enfonce la transparence dans les épaisseurs de l'obscurcissement. « Il est de retour ! Enfin libéré après une longue peine. Non, ça fait longtemps qu'il ne fait plus partie de ce monde. Non, il a été déporté vers l'asile des fous. Il s'est converti à la religion des plus forts. Il est une taupe dans la peau d'un opposant. Plutôt il est cuit dans le four de la fumisterie... » Est-ce sérieux d'en dire autant pour ne rien dire ?

Dans la ville, le sérieux pose un sérieux problème et la cohérence existentielle fait défaut dans une vie sans philosophie, dans un espace sans philosophie de vie. Et pourtant philosopher, c'est penser qui signifie exister comme le dit un célèbre philosophe : « je pense, donc j'existe ». Plus vaste dirons d'autres pour l'étendre vers l'ataraxie, la morale, l'éthique, la raison, l'idée, l'école, la logique, la science, la spiritualité, l'esthétique, la sagesse... Mais livrée au burlesque, au risible et au ridicule, la ville, toujours sous la menace poliorcétique, tombe bas, dans l'insignifiance grotesque tirée d'un déraisonnement vaudevillesque aux incompréhensions saugrenues. Elle tombe irrémédiablement. Est-elle tombée dans les abîmes de l'échec irrémissible ?

Non, la ville a pourtant côtoyé la gloire durant de longs moments mémoriels, écrite aux larmes du deuil et à l'encre du sang, célébrée aux saveurs de la joie et aux ambiances de la liesse, gravée aux effigies de l'amour et aux symboles de l'appartenance. Aucun doute qu'elle ait conjugué souvent son existence avec cette passion patriotique et cette résistance héroïque aux racines profondes qui remontent à travers les ères, vers le passé lointain, vers le passé proche. Forgeant alors une nature frondeuse à l'image de la dureté de son relief varié et agressif, elle possède les ressources de son salut, les atouts de sa philosophie ainsi que les remèdes à son mal. En dépit de tout, elle en est capable de se relever.

Au matin d'une journée dépravée, dans la ville, la rumeur court encore. Mais cette fois-ci avec plus d'insistance comme pour appuyer une allégation tendancieuse. Les bouches laconiques alors se délient dans un chahut soutenu pour reprendre un seul refrain : l'on parle du retour de l'un de ses enfants. Un enfant à la gloire certaine qui serait peut être libéré après une punition vicennale, injuste et arbitraire. L'enfant, lui, le rebelle, le frondeur, l'homme à l'initiative du soulèvement du sourire. Lui, l'enfant dont le nom est philosophiquement inspiré de la vie. Idir, c'est ainsi que l'enfant se nomme et ce nom dans l'idiome maternel veut simplement dire vivre. Toute une philosophie de vie dans un nom authentique, à la résonance poétique et à la graphie esthétique.

Idir possède une histoire de vie à l'instar de sa ville qui possède elle aussi une Histoire avec un

grand H. Qu'en t-il de l'avenir, le sien ou celui de sa ville ? Idir le cherche toujours et n'a pas oublié que toute la trame de son histoire fut construite autour de ce concept qui projette dans le temps ultérieur, dans les aléas de demain.

À vingt printemps, n'ayant connu sous la menace obsidionale qu'une imposture comme guide factice, arrogant et sénéscent, Idir, jeune à l'espoir volé mais animé d'espoir renouvelé, après avoir organisé les lignes de la défense, a proclamé la bataille de la rue à une époque où la folie de la domination fut paroxysmique. Un moment, le jeune à la pointe de la technologie avait réussi à faire flancher le mur du siège, libérer la cité de la peur et mettre l'ordre autoritaire à l'accul de ses tares liberticides. Ainsi alors, faisant déferler des vagues humaines fortement contestataires dans les boulevards de la liberté à reconquérir, le pari, quoique éphémère, de l'espoir renaissant fut gagné. Et les luttes civiles commencèrent à déchirer le voile poliortétique de la conquête immorale. Mais hélas, le guet-up de la trahison était plus fort et le jeune Idir fut depuis prisonnier dans les geôles du nouveau fripé.

– Me voilà enfin arrivé !

Idir, le sourire inentamé sur la bouche, descend du taxi. Il revient dans sa ville, pour sa ville. Revient-il autant pour son avenir ? Comment encore peut-il juguler le mali ? Même si les questions le stressent à donf, l'avenir qui lui demeure un projet à ne jamais mettre au rancart, il le veut vraiment, le désire avec force, tout fasciné par la quête d'un demain meilleur.

Cependant, le visage portant les stigmates de vingt ans d'incarcération arbitraire et sauvage mais sans faire montre d'aucuns signes de faiblesse ni d'aucunes marques de honte, il reste debout telle une tour indé-racinable en convoquant une fierté inégalée. Autour de lui, il ne constate aucun changement notable, sauf ces blocs hideux en béton, œuvre vicennale affreuse que les crédules prennent pour un développement considérable. Cela ne l'épate pas, connaissant le non sérieux des promoteurs de faux projets, partisans jusqu'à la caricature de l'insensé, adhérents zélés de l'irraisonnable. Au contraire, il lui semble que la ville est délibérément déformée par cette hideur architecturale et structurale à la déstructuration spatiale visant plus à la maintenir sous les affres du siège qu'à la propulser vers les horizons libres du progrès. Et avant d'avancer, il porte des regards perçants à son entourage immédiat : La placette baptisée au nom de la « Liberté » est méconnaissable. Encore, de la stèle érigée en ce lieu symbolique, il ne reste rien, aucune trace de cette révolte souriante et colorée, une portion de gloire personnelle mais qui se confondait dans une délicieuse grâce populaire ayant embelli de joie toutes les façades mornes de la cité. Bref, en un temps record, la ville fut repeinte par l'éclat rafraichissant du sourire, faisant de ses rues le lieu de tous les possibles. En dépit de tout, ce souvenir l'enchanté, faisant revivre la partie heureuse enfouie en lui.

Cependant, face au visage livide qu'elle affiche présentement, la ville qui n'avait jamais cessé de

l'inspirer, semble le pousser à fuir. Alors, toujours debout, Idir, au flair d'un fin limier, perçoit comment la gloire d'antan s'est volatilisée dans le conformisme dévorant qu'il sent reprendre peau avec une épaisseur supplémentaire sous un nouveau siège qui ne dit pas son nom. Sans que personne ne vienne à sa rencontre, il avance au pif de ses pas dans une direction hasardeuse. Il pense alors que les années passées aux geôles de l'arbitraire lui ont volé son identité pour faire de lui un inconnu dans sa propre ville, celle qui avait pourtant bien porté son enfance et emporté sa jeunesse, cet espace de liberté qu'il avait reconquis en battant le pavé d'un pas ferme et engagé, scandant les mots forts de ses désirs, de ses peurs ainsi que de ses douleurs. Encore, il se demande comment il n'a pas été reconnu, lui qui était un leader incontesté, vénéré comme un roi au summum de la gloire. Au final, il se rend compte comment les temps changent et changent les gens.

Ensuite comme piqué par le dard du souvenir, il retrouve sa direction dans cette rue principale qui traverse la ville du Nord au Sud, cette artère essentielle à laquelle le chiffre neuf augural sied parfaitement bien, l'arène de lutte acharnée et pacifique où il avait guidé les marches de la gloire et de la dignité, sans répit, jusqu'à son emprisonnement. Comme dans le passé, le revoilà qui marche du Sud vers le Nord, marchant encore dans ce sens septentrional qu'il n'avait cessé de chercher. Il se souvient, et dans sa tête remontent tous les clichés, que toutes